

De la patrie à la terre d'accueil

Wilhelm Schwarz

Number 60, June–July–August 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19687ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Schwarz, W. (1995). De la patrie à la terre d'accueil. *Nuit blanche*, (60), 18–19.

De la patrie à la terre d'accueil

*Nouvelle inédite
de Wilhelm Schwarz*

De la patrie à la terre d'accueil le chemin mène à l'ouest. C'est le chemin de l'espoir, espoir que la nouvelle terre soit meilleure que l'ancienne. Jorg vend ses moutons, ses vaches et ses chevaux et quitte la ferme aux champs pierreux dans les montagnes d'Iba, afin d'aller en pèlerinage au Canada, parce qu'au Canada coulent le lait et le miel et que la charrue s'y enfonce profondément dans la terre, sans heurter ni pierres ni roches, et que tout y sera meilleur, pour lui, pour ses enfants et les enfants de ses enfants. C'est ce que dit Annegret, sa femme, qui petite fille est venue de la Prusse Orientale, et qui regrette encore ce grand pays aux innombrables lacs. Jorg vend un mouton après l'autre, et avant qu'on les emmène, enfonce une dernière fois ses mains dans leur laine épaisse et douce. Il vend ses vaches l'une après l'autre, elles qui sont si indolentes et qui ont si bon caractère, elles qu'il a connues alors qu'elles n'étaient que des veaux, et maintenant on les pousse à coups de pied dans des camions à bétail crasseux. Pour la dernière fois, il caresse le dos lisse de ses deux chevaux, et regarde en silence l'assistant du marchand de bétail qui les incite au galop avec sa baguette. Autrefois son père le déposait sur leur large dos lorsqu'ils se rendaient aux champs, aujourd'hui il les a vendus au plus offrant. Quant à Spitz, sa fille ne veut le laisser à personne, le chien en dépérirait de chagrin et de solitude. Il tremble de tout son corps, il est vrai qu'il n'aime pas le vétérinaire, il veut absolument s'en aller, il veut s'amuser follement dans les champs et aboyer après les lièvres, il veut retourner à la maison. (N'est-ce pas ce que nous voulons tous ?). Après son injection, le chien tremble encore un peu, puis il s'étire, presque content que tout soit fini. Encore un paisible halètement et il est parti. Doux et tiède, il gît dans la fosse que la petite fille a creusée sous le hêtre. Elle le garde en mémoire, comme elle l'a vu à travers un voile de larmes, alors qu'elle le recouvre d'humus, doux et tiède. (Des années plus tard, alors qu'elle ne peut retrouver la fosse, il lui vient soudain à l'esprit qu'il n'était peut-être pas mort, peut-être n'était-il qu'endormi, anesthésié ! Balivernes.) En soirée, Jorg demande à sa femme, pourquoi elle pleure, alors qu'elle n'a jamais aimé les champs pierreux dans les montagnes, et au même instant, il réalise qu'au fond de son cœur il n'est qu'ingratitude et colère. Ainsi, vers la fin de l'été, il embarque avec sa femme et ses quatre enfants vers le Canada ; les meubles suivront plus tard.

Le premier hiver, les émigrants dorment à la dure dans des couvertures prêtées, le ménage navigue quelque part sur l'océan. Après quatre années, la ferme au Nouveau-Brunswick, qui était auparavant à la dérive, est méconnaissable. Plus de trente vaches au pis énorme, se pressent matin et soir à l'étable pour troquer leur lait contre une demi-mesure de fourrage. Jorg donne à ses vaches les noms de ses vaches de là-bas : Wisskopp et Schack et Line et Schemmel, et ses chevaux portent le nom de Fuchs et Hektor, comme les chevaux de son enfance. Alors sa femme lui dit : « Même si nous leur donnons des noms de là-bas, ces vaches nous demeurent étrangères, car elles ne nous aiment pas comme les vaches nous aimaient à la maison. » Lorsque Annegret dit « à la maison », elle parle de la ferme dans les montagnes que Jorg avait héritée de ses parents, même si elle est venue enfant en Hesse en tant que réfugiée. « Je sais, répond Jorg, que les vaches d'ici sont comme les vaches de là-bas, et lorsqu'elles donnent trente litres de lait par jour, ce sont de bonnes vaches, mais jamais je ne peux étriller et brosser les deux chevaux dans l'enclos comme je le faisais avec les chevaux à la maison. Je ne tire plus aucune satisfaction de la terre depuis que j'ai vendu les camarades de mon enfance. Si au moins je savais s'ils vivent encore et comment ils se portent. » Naturellement il ne dit pas « vache » et « chevaux » lorsqu'il parle avec sa femme, mais « Kehwe » et « Gill ».

C'est alors qu'Annegret était devenue un peu étrange. Elle dormait mal, et parlait souvent de péché et de vengeance, de rédemption et de béatitude. Deux ou trois fois la semaine, elle rencontrait les adeptes d'une secte, qui parlaient en langues étrangères et recevaient des messages de l'au-delà. Jorg n'appréciait pas particulièrement les fréquentations de sa femme, mais comme Annegret était souvent seule lorsqu'il travaillait aux champs et que les enfants étaient à l'école, il les recevait de manière amicale et même prévenante. Il ne dit rien non plus lorsque Annegret se mit à parler, d'un ton dur et méprisant, de la patrie, des amis qu'il y avait laissés, des professeurs de sa jeunesse et en particulier du pasteur qui l'avait confirmé. Jorg était avare de paroles, mais il n'en pensait pas

moins, et en pensée il comparait de plus en plus souvent la terre d'accueil avec la patrie, même s'il avait maintenant soixante vaches, deux silos, trois tracteurs et un garçon de ferme, et même si la charrue s'enfonçait profondément dans la terre, sans heurter ni pierres ni roches. Dieu gardait — comme disait Annegret — une main protectrice sur les enfants : ce qui est arrivé à leur deuxième plus jeune tenait même du miracle. Le garçonnet âgé de cinq ans avait été sauvé de la noyade dans l'abreuvoir par son habit de neige ouatiné, jusqu'à ce qu'une heure plus tard le petit frère de trois ans réussisse avec ses balbutiements incohérents à ramener de l'aide. Dieu avait béni leur arrivée en Terre promise — c'est ce que sa femme soutenait encore — lorsque Jorg sortit leur aîné, qui aurait un jour hérité de la ferme, de sous le tracteur, la cage thoracique écrasée.

Les familles des fermiers de tout le comté se Sussex vinrent aux funérailles, la victime était connue et aimée de tous, jeunes et vieux. On vit bien que la fraternité proverbiale des habitants de la terre d'accueil n'était pas superficielle. Les voisins et les camarades de classe du mort aidèrent chaque fois qu'ils le pouvaient, et la récolte fut mise à l'abri. Le tracteur du drame fut changé par le propriétaire, Jorg ne voulant plus le voir. Annegret accueillit la mort du fils bien-aimé comme un coup du sort et comme une épreuve pour sa nouvelle foi, et demeura remarquablement calme pendant les semaines et les mois qui suivirent. Elle ne prononça aucun mot dur contre son époux qui était un peu coupable : s'il n'avait pas laissé le jeune garçon inexpérimenté conduire, il vivrait encore. Les cartes de condoléances qui provenaient de la patrie, qu'elles aient été imprimées ou écrites à la main, parlaient en de singulières expressions formelles de paix éternelle, du sommeil de la mort et de la fraîcheur de la tombe. Les voisines pour leur part vinrent l'une avec un gâteau maison, l'autre avec un seau de groseilles, d'autres encore s'occupèrent de différentes choses, aucune n'en fit grand bruit : était-ce simplement l'amour du prochain ? Malgré son chagrin, Jorg était heureux que les anabaptistes ne laissent passer un jour sans venir voir sa femme. Sous l'effet de la prière et des chants religieux, la douleur se fit moins aiguë, et quelques fois le fils mort apparut à sa mère en rêve ou dans l'extase de la prière et la reconforta. C'est alors que se produisit l'histoire de la chienne.

Jorg retournait le foin à demi sec avec le tracteur, peut-être était-ce le seigle, lorsqu'il remarqua l'animal de race inconnue qui gémissait en bordure du champ. Il n'avait pas du tout de temps à perdre avec un chien vagabond et sans maître, c'est pourquoi il ne lui accorda aucune attention, jusqu'à ce que la chienne vînt à lui à pas comptés pendant une courte pause : il remarqua immédiatement en voyant son ventre pendant que c'était une chienne et qu'elle était pleine. Elle était maigre à faire pitié et quêtait les restes du déjeuner que Jorg lui lança volontiers. Il perdit à nouveau la pauvre créature de vue, jusqu'à ce qu'il la trouve près de l'escalier de la maison après le repas du midi, le regard suppliant et implorant une aumône. Jorg remplit une écuelle bosselée de restes de soupe que la chienne lappa avidement pendant qu'Annegret observait la scène d'un œil froid et désapprobateur : un cabot aussi misérable n'apporte rien de bon. En soirée, comme la chienne se tenait toujours près de l'escalier, elle reçut encore quelque chose à manger (ou un os) et Jorg lui donna en plus un vieux sac pour se coucher sous la galerie. Mais pendant la nuit, une pluie violente éveilla Jorg, ou bien était-ce le doux gémissement de la chienne ? À contre-cœur et mal éveillé, Jorg se leva, ouvrit la porte de la maison et fit entrer la chienne tremblante et mouillée jusqu'aux os dans la cuisine où il faisait encore passablement chaud. Il s'en retourna se coucher avec le sentiment d'avoir accompli une bonne action et se rendormit aussitôt.

Cependant Jorg se fit encore une fois réveiller, cette fois par les pas prudents de sa femme qui revenait à tâtons vers la chambre à coucher, et il entendit à nouveau les gémissements de la chienne qui provenaient de devant la maison. De devant la maison ? Comme les enfants dormaient paisiblement et profondément, il fallait que ce soit Annegret qui ait sorti l'animal. Jorg comprenait : sa femme tenait à l'ordre. Devait-il, pour un chien errant, lui chercher querelle ? Par la fenêtre, il regarda la chienne, qui lui rendit son regard, soumise et pleine d'espoir, elle le regardait comme autrefois les moutons, les vaches et les chevaux, après qu'il les eut vendus au plus offrant, comme Spitz avant qu'il ne le conduise chez le vétérinaire. Tout était la faute d'Annegret, elle était demeurée une étrangère dans les montagnes aux champs pierreux qu'elle détestait. Sans Annegret, il ne lui serait jamais venu à l'idée de tourner le dos à la maison, à la ferme et à la patrie. Une tristesse sans nom monta en Jorg. Sa femme pouvait bien parler de péché, de rédemption, d'amour et de Dieu comme d'autres parlent de la pluie et du beau temps, mais elle ne ressentait aucune compassion envers la créature sur le point de donner naissance et abandonnée devant la maison. Parce que Jorg était plus faible que sa dévote de femme, il prit le fusil, que l'ancien occupant de la ferme avait laissé derrière lui, sortit devant la maison et tira dans le crâne de la chienne inutile qui le regardait toujours fixement. Il creusa ensuite une fosse derrière les bâtiments, y jeta le cadavre encore chaud et le recouvrit de terre. Les chiots avaient-ils bougé dans le ventre de leur mère lorsque les mottes de terre étaient retombées avec fracas ? Jorg finit de remplir la fosse, rentra à la maison avec l'arme et s'assit sur le lit de sa femme qui le regarda d'un air interrogateur. Comme cinq heures allaient bientôt sonner à l'horloge de l'église — comme à Iba pensa Jorg —, il se releva pour se rendre à l'étable et nourrir les veaux. ■